

Charles Baudelaire - LE MONDE VA FINIR -

Ce texte est tiré d'un ouvrage dépiauté dont nous n'avons aucune référence. Les pages 387 à 440 « Journaux intimes », comprennent « Fusées », pp. 387 à 405, et « Mon cœur mis à nu », pp. 406 à 440.

Le texte que nous avons tiré de cette édition, « Le monde va finir », se trouve aux pp. 402 à 403.

On trouvera par ailleurs le texte complet de « Fusées » sur différents sites internet.

Introduction

La magnifique prose de Charles Baudelaire, un exemple parfait de ce que l'on peut faire de notre langue. C'est souple, c'est aérien par moment, c'est onduleux, musical, et même pour dire les choses les plus sérieuses du monde, et les plus angoissantes aussi, puisqu'il n'est pas gai de comprendre que le monde va finir.

Baudelaire ne parle pas de la fin programmée de toute vie sur la terre à la suite de la disparition certaine du soleil, dans quelques milliards d'années. Les notions scientifiques de l'époque ne permettaient peut-être pas de savoir l'âge et la destinée de l'univers en général. Il traite de notre civilisation occidentale, mécanisée déjà à l'excès et qui périrait de par un manque flagrant de clairvoyance, l'homme obnubilé par sa réussite scientifique, proche bientôt de Dieu, mais surtout par les conséquences irréversibles de sa forte production, et quand bien même celle-ci lui permet en un premier temps d'élever son niveau de vie, tout au moins quant aux classes les plus favorisées. La production devenant tout. Baudelaire lui parle de commerce, où les enfants même s'y essayeront à l'âge de douze ans et où les filles se prostitueront pour gagner de la tune dès le même âge. Ce qu'on voit dans les journaux de nos jours, du sein et de la fesse à tour de bras, et quel que soit parfois notre

plaisir à découvrir de belles femmes, n'est pas là pour contredire le poète. Prêt à tout pour de l'argent, mais plus encore pour de la gloire. Et qu'importent les moyens. Pourvu qu'on en parle. Déshabillons-nous, étalons-nous, et que cela nous conduise sur les sentiers de la gloire.

Mais là n'est pas le plus grave. Baudelaire ne pouvait le savoir, il n'était pas écologiste avant l'heure, se souciait-il d'ailleurs d'une façon quelconque de la nature, obnubilé qu'il était par l'homme et par Dieu ? Et pourtant, au travers de ses projections, sourd une angoisse palpable. L'homme sacrifiera tout sur l'hôtel du productivisme. Le culte du veau d'or est éternel.

Ce texte est véritablement prémonitoire. A lire et à relire, à comprendre dans le moindre mot. Un texte que l'on n'étudiera pas à l'école, et pour finalement en faire quoi, puisque, et cela chacun le sait, la connaissance est inutile. Que l'on sait et que l'on agit comme si l'on ne savait pas. Pas les écoles ordinaires, les hautes écoles, où l'on achète tout et n'importe quoi et n'importe qui. La course à la place remplace la conscience la plus élémentaire, qui serait, possédant les clés du savoir, de dénoncer, d'avertir, de tenter quelque chose à défaut d'avoir l'espoir que l'on puisse vraiment changer le cours de l'histoire. On ne fait rien et c'est plus facile, même, cela rassure. Par ailleurs, on le sait, on ne crache jamais sur la main de celui qui nous nourrit !

Plus d'un siècle et demi ont passé depuis que Baudelaire a écrit ces quelques pages. Avec des guerres en veux-tu en voilà, de la souffrance à revendre, de l'horreur à la tonne. La sagesse n'a pas progressé. Son texte en conséquence n'a servi à rien, comme tant d'autres. Littérature. Papier imprimé. Bibliothèque. Oubli. Pauvre Baudelaire, pourtant lu, analysé, venté, encensé, décrié aussi parfois. Dououreux Baudelaire qui mourut lui aussi un jour, et dont l'œuvre ne lui était plus d'aucun secours. Il était comme le fut chacun de ses concitoyens, pauvre et nu à l'heure de mourir. Il était

sans œuvre. Il était ignorant. Il n'avait jamais écrit, Charles, ni même existé.

Et pourtant, mais pouvait-il le deviner, il nous tend la perche encore aujourd'hui. Grâce et magie éternelles de l'écriture.

Les Charbonnières en février 2006

Lu sur internet :

« *Fusées* est pour Baudelaire un défouloir ! Et le caractère personnel et abrupt de ses pensées – car il s'agit bien d'un recueil de pensées – lui enlève de sa crédibilité littéraire. Ce défouloir prend la forme d'un journal intime, même si d'un point de vue purement technique on ne puisse parler de journal intime (absence de chronologie). Le texte, regroupant des notes prises par Baudelaire entre 1855 et 1862, est le pendant de *Mon Cœur mis à nu*. Ces *Fusées* sont une brillante preuve de l'extrême complexité et de l'extrême paradoxe que le poète peut représenter.

Se pose la question du bien fondé de la publication de cette œuvre. Si nous considérons qu'il s'agit là d'un journal intime, comment justifier la légitimité de sa publication, sachant que ce texte n'a pas été publié du vivant de Baudelaire (1887) ? On sait néanmoins qu'il en avait l'idée ; il écrit à sa mère vouloir « entasser ses colères dans un livre : « Ce livre sera un livre de rancune ».

Mais il n'en demeure pas moins que *Fusées* n'est que bribes de pensées, une œuvre inachevée. Cette suite de notes éparses, ici regroupées, souvent brillantes, toujours cinglantes, ajoutent au jeu d'ombres et lumières que représente ce personnage, plein de contraste.

L'homme, c'est-à-dire chacun, est si naturellement dépravé qu'il souffre moins de l'abaissement universel que de l'établissement d'une hiérarchie raisonnable.

Le monde va finir. La seule raison, pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : Qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel ? – Car, en supposant qu'il continuât à exister matériellement, serait-ce une existence digne de ce nom et du dictionnaire historique ? Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, que peut-être même nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation, chercher notre pâture, un fusil à la main. Non ; car ces aventures supposeraient encore une certaine énergie vitale, écho des premiers âges. Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois morales, nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien, parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou anti-naturelles des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. De la religion, je crois inutile d'en parler et d'en chercher les restes, puisque se donner la peine de nier Dieu est le seul scandale, en pareilles matières. La propriété avait disparu virtuellement avec la suppression du droit d'aînesse ; mais le temps viendra où l'humanité, comme un ogre vengeur, arrachera leur dernier morceau à ceux qui croient avoir hérité légitimement des révolutions. Encore, là ne serait pas le mal suprême.

L'imagination humaine peut concevoir, sans trop de peine, des républiques ou autres Etats communautaires

dignes de quelque gloire, s'ils sont dirigés par des hommes sacrés, par de certains aristocrates. Mais ce n'est pas particulièrement par des institutions politiques que se manifesterà la ruine universelle, ou le progrès universel ; car peu importe le nom. Ce sera par l'avilissement des cœurs. Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattrà péniblement dans les étreintes de l'animalité générale, et que les gouvernements seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle, pourtant si endurcie ? - Alors, le fils fuira la famille, non pas à dix-huit ans, mais à douze, émancipé par sa précocité gloutonne ; il la fuira, non pas pour chercher des aventures héroïques, non pas pour délivrer une beauté prisonnière dans une tour, non pas pour immortaliser un galetas par de sublimes pensées, mais pour fonder un commerce pour s'enrichir, et pour faire concurrence à son infâme papa, fondateur et actionnaire d'un journal qui répandra les lumières et qui ferait considérer le *Siècle* d'alors comme un suppôt de la superstition. - Alors, les errantes, les déclassées, celles qui ont eu quelques amants et qu'on appelle parfois des *Anges*, en raison et en remerciement de l'étourderie qui brille, lumière de hasard, dans leur existence logique comme le mal, - alors celles-là, dis-je, ne seront plus qu'impitoyable sagesse, sagesse qui condamnera tout, fors l'argent, tout, même les erreurs des sens ! - Alors, ce qui ressemblera à la vertu, - que dis-je - tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers *Plutus* sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune. - Ton épouse, ô bourgeois ! ta chaste moitié, dont la légitimité fait pour toi la poésie, introduisant désormais dans la légalité une infamie irréprochable, gardienne vigilante et amoureuse de ton coffre-fort, ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue. Ta fille, avec une nubilité enfantine, rêvera dans son berceau, qu'elle se vend un million, et toi-

même, ô Bourgeois, - moins poète encore que tu n'es aujourd'hui, - tu n'y trouveras rien à redire ; tu ne regretteras rien. Car il y a des choses, dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatisent et s'amoindrissent ; et grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères ! - Ces temps sont peut-être bien proches ; qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons ?

Quant à moi, qui sens quelques fois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux - autant que possible - du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit, en contemplant la fumée de son cigare : « que m'importe où vont ces consciences ? ».

Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, - parce que je veux dater ma colère.

ers 1855



BAUDELAIRE

Le propos tout à coup tomba — à l'aspect encore lointain d'une figure bizarre, fantomatique, qui se découpait sous la voûte des verdure, semblant venir droit vers notre banc.

A mesure que l'apparition se rapprochait, comme aimantée vers nous, plus distinctement nous percevions un jeune homme de bonne taille moyenne, élégant, tout de noir vêtu, sauf la cravate sang de bœuf, en habit — ça se rencontrait encore de jour par-ci, par-là : — l'habit qui dut être médité, démesurément évasé du torse en un cornet d'où émergeait, comme bouquet la tête, et à basques infinitésimales, en sifflet : — l'étricot pantalon sanglé par le sous-pied sur la botte irréprochablement vernie — col de chemise largement rabattu, manchettes non moins amples en linge très blanc de fine toile, protestaient par la proscription du moindre empois, contre le supplice d'encarnement dont l'étrange goût s'obstine à ankyloser nos générations présentes, dans les roideurs du calicot silicaté : émancipation du corps n'aurait-elle pas quelque accointance avec dégagement de l'esprit ? — A la main, gantée de rose pâle, — je dis de « rose », — il portait son chapeau, superflu de par la surabondance d'une chevelure bouclée et très noire qui retombait sur les épaules. Depuis Louis XIV en ses per-ruques, on n'avait vu qu'au statuaire Christophe et à Got dans *Monsieur de Pourceaugnac*, cascades de crinière aussi avantageée. Une de ces rencontres où le passant reste ébahi sur place...

Vingt ans plus tard, on s'arrêtait devant la seconde personne de Baudelaire soit que, par Paris ou Bruxelles, il trottât menu comme jadis, soit qu'il se tint braqué, méditatif au coin d'un carrefour. En voyant cette tête toujours singulière s'évasant du collet de la houppelande invariablement retroussé, nez vigoureusement lobé entre ces deux yeux qu'on n'oubliait plus : deux gouttes de café, sous des sourcils retroussés, — lèvres serrées et amères, mauvaises, cheveux argentés avant l'âge, tantôt trop courts, tantôt trop longs, visage glabre, cléricalement rasé jusqu'au scrupule, — le passant saisi, comme inquiet, songeait : « Celui-là n'est pas tout le monde. »

(BAUDELAIRE INTIME, 1911)

23

Nadar, Les Arcanes du Temps, Paris, 1979.

Le propos tout à coup tomba — à l'aspect encore lointain d'une figure bizarre, fantomatique, qui se découpait sous la voûte des verdure, semblant venir droit vers notre banc.

A mesure que l'apparition se rapprochait, comme aimantée vers nous, plus distinctement nous percevions un jeune homme de bonne taille moyenne, élégant, tout de noir vêtu, sauf la cravate sang de bœuf, en habit — ça se rencontrait encore de jour par-ci, par-là : — l'habit qui dut être médité, démesurément évasé du torse en un corset d'où émergeait, comme bouquet la tête, et à basques infinitésimales, en sifflet ; — l'étroit pantalon sanglé par le sous-pied sur la botte irréprochablement vernie — col de chemise largement rabattu, manchettes non moins amples en linge très blanc de fine toile, protestaient par la proscription du moindre empois, contre le supplice d'encarnement dont l'étrange goût s'obstine à ankyloser nos générations présentes, dans les roideurs du calicot silicaté : émancipation du corps n'aurait-elle pas quelque accointance avec dégagement de l'esprit ? — A la main, gantée de rose pâle, — je dis de « rose », — il portait son chapeau, superflu de par la surabondance d'une chevelure bouclée et très noire qui retombait sur les épaules. Depuis Louis XIV en ses per-ruques, on n'avait vu qu'au statuaire Christophe et à Got dans *Monsieur de Pourceaugnac*, cascades de crinière aussi avantagée. Une de ces rencontres où le passant reste ébahi sur place...

Vingt ans plus tard, on s'arrêtait devant la seconde personne de Baudelaire soit que, par Paris ou Bruxelles, il trottât menu comme jadis, soit qu'il se tint braqué, méditatif au coin d'un carrefour. En voyant cette tête toujours singulière s'évasant du collet de la houppelande invariablement retroussé, nez vigoureusement lobé entre ces deux yeux qu'on n'oubliait plus : deux gouttes de café, sous des sourcils retroussés, — lèvres serrées et amères, mauvaises, cheveux argentés avant l'âge, tantôt trop courts, tantôt trop longs, visage glabre, cléricalement rasé jusqu'au scrupule, — le passant saisi, comme inquiet, songeait : « Celui-là n'est pas tout le monde. »

(BAUDELAIRE INTIME, 1911)

22

Note : il est évident que ce texte a été écrit par Nadar en son temps. 1911 n'est que la date d'édition de l'ouvrage reprenant sa matière concernant Baudelaire.

